

EMILIE KAH

Rendez-vous
chambre 31

éditions
parole

« *Je me demande ce que le passé nous réserve...* »

Françoise Sagan

(*Les faux-fuyants* - Julliard, 1991)

À Bernard,
à nos enfants.

Chapitre 1

L'homme a des paupières de vieux sage, qui tombent en visières sur des yeux gris, très brillants, comme cirés, des lèvres fines et pâles. Il est habillé de brun : un pull camionneur sur des pantalons de velours côtelé, un bonnet de laine. Il se tient sur son seuil éclairé, les mains dans les poches, souriant avec bienveillance aux passants qui se hâtent.

Voilà quelqu'un qui garde sa boutique, pense, en l'observant, la femme qui s'avance.

– Excusez-moi, monsieur! Vous occupez-vous de cet établissement?

Établissement ! Un mot peu usité qui étonne le monsieur. Pourquoi cette femme n'a-t-elle pas dit hôtel ? Ne voit-elle pas les lettres lumineuses qui clignent au-dessus de leurs têtes ? L'instant d'avant, l'homme jouissait de la quiétude du crépuscule. Il s'apprête à allumer une cigarette. Un de ses index fourrage encore machinalement dans le paquet fripé. Il n'en sort rien, car cette femme, qu'il n'a jamais croisée dans le quartier, est là, devant lui, comme stoppée dans une fuite. Vêtue d'une houppelande noire, d'où émerge une crinière argent qui s'enflamme par intermittence au rouge de l'enseigne. C'est bien à lui qu'elle s'est adressée.

– Pardon, vous me demandez quelque chose ?

– Vous êtes le responsable de cet hôtel ?

– Non, mais j'y habite. Pour rendre service, il m'arrive de faire le portier. Comme ce soir, par exemple.

– Je comprends. Auriez-vous une chambre ?

– Pour une ou deux personnes ?

– Je suis seule.

L'homme ne voit pas le visage de la femme ; il est caché par le haut col du manteau qui la protège du vent d'octobre. Il entend ses paroles comme par l'intermédiaire d'un téléphone. Attentif aux voix, il les apprécie, même dissociées des personnes qui parlent. D'ailleurs ne préfère-t-il pas la radio à la télévision ? Des sentiments – intérêt, curiosité, empathie, émotion même – naissent en lui. Il ne les provoque pas, mais tout son être les accueille, vibre et résonne. Cette femme, dont il n'a toujours pas vu les traits, dont il ne sait rien, sauf qu'elle porte un très beau manteau, a besoin d'aide. Il l'accepte, car il est ainsi, à toujours écouter ses intuitions, à les servir même, à en prendre tous les risques, ne les soumettant à son raisonnement qu'*a posteriori*.

- Vous avez des bagages ?
- Seulement ce sac.
- Entrez, je vous en prie.

La femme fait un pas en arrière, tourne la tête vers la droite une fois, vers la gauche une fois, ce qui permet à l'homme d'entrevoir, d'abord

flous, ses deux profils inquiets, son nez busqué, les rides verticales qui lui balafrent les joues. Le riche manteau se propulse en avant. Dans le vestibule, la femme se retourne. Sa bouche, jusqu'alors close sur un cri qu'il fallait retenir, s'ouvre. Ouf ! semble dire le sourire mouillé, personne ne m'a vue entrer. L'homme a alors accès à son visage, à la peau nue de son visage, une peau sans défense, droite, qui ne se farde pas de contenance. Ses grands yeux verts sont gonflés ; il devine qu'elle a pleuré.

– Vous avez dit une chambre ?

– Oui, et j'ai une faveur à vous demander. Je voudrais celle qui est au bout du couloir du troisième étage et qui donne sur la rue. Enfin, si elle est disponible.

– Elle l'est. Nous ne la louons pas très souvent, ce n'est pas notre meilleure chambre. Elle a une douche, mais les toilettes sont sur le palier. Et nous n'avons pas d'ascenseur.

– C'est celle-là qu'il me faut.

– Bien, alors ce sera soixante-cinq euros. Espèces, carte bancaire ? Nous n'acceptons plus les chèques.

- Voici ma carte.
- Pardonnez ma curiosité : vous connaissez l'hôtel ?
- Oui, à moins que ce ne soit un autre. Il y a si longtemps.
- Elle se tait. L'homme cache son trouble, ne pose plus de questions.
- Une pièce d'identité, peut-être ?
- Elle fouille dans son sac. Elle a des mains soignées. Elle porte des diamants.
- Voici.

C'est à cette minute qu'elle cesse d'être une inconnue pour l'homme ; il peut la nommer. Il sourit, n'ayant jamais rencontré une femme avec un nom aussi long. Déjà le manteau, la bague...

- Merci, je dirai Marie-France, si vous permettez, votre nom est trop compliqué pour que je le retienne.
- Oh ! France ira très bien. Et vous ?
- Quoi, moi ?
- Quel est votre prénom ?
- Istvan.
- Vous venez d'Europe centrale ?

– Oui, de Hongrie. On a beau faire, vous savez, quand on est étranger, pire exilé, on traîne avec soi une façon d’être qui vous caractérise.

– Le célèbre charme slave, Istvan. Vous n’en êtes pas dépourvu. Vous avez raison : nous portons tous une enfance, des lieux, des habitudes, des amours, des ressentiments. Impossible de s’en défaire, même en y mettant toute notre volonté. Vous êtes né hongrois, vous resterez toujours hongrois, que vous habitiez Paris, New York ou Tombouctou. Cela vous pèse donc tant que cela ? Moi, cela me plaît bien ; nous aurons de quoi échanger. Bon, Istvan, je meurs de faim, où pourrais-je manger quelque chose ?

– Pas ici, nous n’avons pas de restaurant. Pour un kebab, allez chez Kamel, c’est à gauche en sortant, à cinquante mètres, sur le même trottoir. Pour une pizza, chez Mario, marchez dans la même direction et prenez la première rue à droite, vous verrez l’enseigne. Il y a un bon landais juste à côté, la patronne c’est Lulu. Pour un goulasch, il faut changer de quartier. Chez tous, dites que vous êtes une amie d’Istvan.

– Merci beaucoup.

– Bien, voici votre clé. Je ne ferme pas la porte avant 23 heures. Si vous rentrez plus tard, sonnez ; je viendrai vous ouvrir. Bonne soirée.

Les doigts serrés sur la clé de la chambre 31, France monte les trois étages. C'est bien le bon couloir, c'est bien la bonne porte. Sa main mal assurée trouve la serrure et, vacillante sur ses escarpins, elle tourne la poignée. Agrippée au chambranle, la tête inclinée vers lui, comme pour chercher un réconfort, elle risque un regard par-dessous. La chambre a été refaite et pourtant rien n'a changé. Car, dans l'unique fenêtre, c'est toujours le même décor : les mêmes pans de murs gris, les ardoises luisantes des toits parisiens, les deux mêmes cheminées jumelles, avec, à la base de l'une d'elles, un chat blanc qui s'affaire à sa toilette gracieuse. Un matou qui, à lui seul, restitue tout un passé. À plat ventre sur la courtépointe du lit, France a le temps de se dire que nulle part ailleurs elle pourrait être mieux, à cette heure, que dans cette chambre, avant de se laisser aller au souvenir.